

## NÉCROLOGIE...

# BRIOSNE <sup>(1)</sup>

Compagnons,

La mort vient de faucher dans nos rangs un des plus dévoués à la cause du prolétariat. Au milieu des fêtes que prépare Genève pour la réception d'un monarque asiatique, les journaux de Paris ont appris aux proscrits de la Commune que le citoyen Briosne venait de s'éteindre dans une commune des environs de la grande ville. Laissez-moi dire ici quelques mots sur cet infatigable et hardi lutteur que la bourgeoisie aura désormais la joie de ne plus voir se dresser devant elle.

De tous ceux qui prirent part au réveil du socialisme militant, dans les réunions publiques à Paris, sous les dernières années de l'Empire, Briosne fut sans conteste le seul qui méritât réellement le titre d'orateur. Ce n'est pas sans doute qu'il faille donner à cette qualité, souvent si nulle, plus de place qu'il ne convient, mais lorsqu'on songe au caractère tout spécialement artiste de la population au milieu de laquelle se rouvrirent, après vingt ans de compression et de silence, les réunions publiques, et à la nature si aride parfois, des questions qui y furent traitées; lorsqu'on songe à la difficulté qu'il y avait d'intéresser l'auditoire à des discussions auxquelles son esprit n'était plus accoutumé, on ne peut méconnaître l'importance considérable qu'y devait nécessairement prendre l'art de bien dire.

Or cet art, Briosne le possédait à un tel degré que les adversaires du socialisme osèrent rarement s'aventurer à le venir combattre. Seuls, les socialistes de nuances différentes pouvaient lutter contre lui, non d'éloquence, mais d'argumentation souvent plus juste et plus serrée. Mais il n'en était pas moins aimé de tous, parce que chacun sentait en lui l'homme réellement convaincu et dévoué à la vulgarisation des idées sans la compréhension desquelles nulle révolution ne pourra aboutir désormais.

Briosne fut un de ceux qui, dans les réunions publiques, s'attachèrent à faire comprendre aux travailleurs le néant absolu de la phraséologie si chère au parti républicain bourgeois et qui cherchèrent à détourner ces mêmes travailleurs de leur enthousiasme trop facile, hélas! pour les personnalités politiques constituant alors l'opposition parlementaire. L'expérience épouvantable à laquelle nous assistons depuis le 4 septembre, grâce à l'avènement au pouvoir des Jules Favre et consorts, n'a que trop démontré depuis la justesse des sombres prévisions que ces hommes inspièrent alors à Briosne et à d'autres de nos amis!

Aussi le parti républicain bourgeois - plus ou moins radical - ne ménagea pas, à Briosne entr'autres, les plus ignobles calomnies. A peine l'Empire était-il tombé que des agents soudoyés par le gouvernement dit de la *Défense nationale*, annonçaient dans différents clubs populaires qu'on avait enfin les preuves indéniables des rapports qu'avaient eus avec la police impériale les citoyens Briosne, Vallès, Vermorel et Gaillard. Mis en demeure de publier ces prétendues preuves, les misérables qui avaient colporté ces infamies furent désavoués par leurs non moins misérables patrons, qui furent contraints de s'infliger à eux-mêmes un officiel et complet démenti. Néanmoins ces accusations publiques faillirent amener la mort immédiate de Briosne. Cloué sur son lit par l'horrible phthisie qu'avait déterminée une

(1) Louis, Alfred, dit Auguste BRIOSNE (1825-1873), socialiste mutuelliste remarquable de la fin du Second empire. (Note A.M.).

longue suite de misères et de privations, Briosne, en apprenant ces infamies, fut pris de vomissements de sang d'une telle violence qu'on le crut alors perdu.

Grâce pourtant à son énergie, il résista encore, mais il ne put reprendre depuis le rôle actif que ses aptitudes variées et son tempérament ardent lui eussent assigné sous la Commune, dont il ne fit malheureusement pas partie au début et dans laquelle il refusa de figurer, après les élections complémentaires, pour des motifs que j'approuvai pleinement alors, mais qui demanderaient trop de développements pour que je les puisse indiquer ici.

Je ne le revis plus depuis cette époque.

Pauvre Briosne! combien durent hâter ta fin les monstrueuses atrocités dont la plupart de tes anciens amis furent l'objet, de par la lâcheté de la bourgeoisie républicaine! Et cependant, si cet amer et sanglant souvenir est venu parfois troubler les dernières heures de ta douloureuse existence, tu as dû mourir du moins avec cette conviction, résultant des événements mêmes, que l'heure a sonné pour la chute de cette bourgeoisie impuissante par toute l'Europe à rien constituer de durable et que le temps est proche du triomphe des travailleurs par l'Égalité!

Plus heureux que ceux qui sont tombés sous les balles versaillaises, au milieu des vociférations d'une foule hébétée de terreur; plus heureux que notre pauvre Varlin et tant d'autres de nos infortunés amis, tu as pu mourir sans désespérer.

Genève, le 20 juillet 1873.

**Gustave LEFRANÇAIS.**

-----